

## LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 9 SEPTEMBRE 1848.

## AVANT, PENDANT ET APRES,

OU LES GRANDS CHEFS DE LA NOUVELLE TRIBU SAUVAGE

## LES AMIS DE LA PAIX.

## ACTE SECOND.

## Pendant.

## SCÈNE QUATRIÈME.

(Continuation.)

La scène est toujours dans le grenier où *le héros* a passé deux heures qui lui ont semblé longues au moins comme le temps que *le Fantasque* emploie à la raconter. On se souvient qu'après avoir fait des réflexions bien pénibles, mais assez sages il entendit tout-à-coup un bruit comme celui que ferait une personne qui essaierait de monter jusqu'à sa cachette. Pourtant, ce n'était point chose facile, car il n'y avait pour pénétrer dans le grenier, depuis l'intérieur de la maison, qu'une trappe étroite, et l'escalier ou plutôt l'échelle qui y conduisait ordinairement avait été enlevé et caché de peur que les électeurs du *héros* ne s'en servissent pour pénétrer auprès de leur bienhâi représentant.

On frappe à la trappe.

*Le héros* (blotti dans un coin et se parlant bas à lui-même).— Vais-je répondre ? Qui sait ; on vient peut-être me délivrer ? Non, ce n'est pas possible ; on vient plutôt me tendre un piège pour me faire sortir et après cela me massacrer, me jeter à l'eau, me goudronner et m'emplumer, ou me soumettre à une autre, avanie plus humiliante encore et dont il me semble avoir entendu quelque chose parmi la foule ? Attendons.

On frappe encore.

*Le héros*.— Ouf ! quelle cruelle attente ne pas savoir si c'est un ami ou un ennemi ! Oh ! c'est un ennemi ; car, d'amis, je n'en ai plus. Ah ! j'ai bien mérité ce qui m'arrive ; mais aussi qui aurait pu croire qu'avec toutes les mesures que j'avais prises je ne réussis point ? Et si j'avais réussi, il est bien certain que mes adversaires s'en seraient trouvé plus mal que moi encore. Plus mal ! Ce n'est guère possible ; car, enfin, si nous les avons tués ou seulement battus, ils n'auraient pas souffert les angoisses que j'éprouve.

On frappe de nouveau, mais plus fort qu'auparavant.

*Le héros*.— Ah mon Dieu ! c'est un ennemi ; on voit qu'il y a de la colère dans cette manière de frapper. Ciel ! que vais-je devenir ? Au moins, si j'avais quelque arme, je me défendrais. Cherchons un peu. Ah ! voici toujours quelque chose : une barre de fer. En frappant avec cela celui qui ne s'y attendra pas, je pourrai toujours donner un bon coup et abattre le premier qui voudra venir malgré moi.

En ce moment on frappe encore, et n'entendant pas de réponse on se décide à soulever la trappe, croyant que peut-être le malheureux reclus était mort par suite des émotions de la journée, ou du moins bien malade. La trappe ouverte on put voir une tête se montrer dans l'ouverture.